

Paul BROUCKE



Récit

*Ce Grand-Père que je
n'ai pas connu !*

à Henri, mon Grand-Père,

à Gaston, mon Père,

à Anne-Catherine, ma Fille,

à Bruno et Matteo, mes Petits-Fils.

à Albert et Narcisse, Camarades de captivité d'Henri

SOMMAIRE

Préface		page 3
chapitre I	Vers l'Est	page 10
chapitre II	Vers Erfurt	page 21
chapitre III	Vers Buchenwald	page 25
chapitre IV	Vers Dora-Mittelbau	page 49
chapitre V	Vers Blankenburg	page 60
chapitre VI	Vers d'autres camps	page 75
chapitre VII	Retour vers l'Ouest	page 81
chapitre VIII	La Reconnaissance	page 88
Postface		page 92
Annexe		page 104
Sources		page 105

PREFACE

C'est à l'adolescence que la question de ses origines prend une importance certaine.

J'avais connu mes grands-parents maternels ... pas du côté paternel ! Ils étaient décédés durant la seconde guerre mondiale.

Mon Père, Gaston BROUCKE, sorti de la Résistance, s'engagea comme volontaire de guerre au 16^{ème} bataillon de fusillés. Il avait, au côté des Américains, découvert cette terre de morts qu 'était le camp de concentration de Buchenwald, le 11 avril 1945.

Il savait que c'était dans ce camp que son Père avait été déporté... Gaston avait 20 ans ...

Ecoutez-le : « ... Ce sont les prisonniers qui nous ont fait visiter le camp. Je me souviens de cette odeur de mort qui régnait partout. Quelle barbarie ! Des corps décharnés jonchaient le sol du crématorium, dans les fours des cadavres à moitié brûlés, dans la cour des camions, des wagons remplis de morts. Je n'ai pas pu résister à ces visions de l'enfer. Puis j'ai cherché dans les cadavres après mon Père. En m'adressant au secrétariat du camp, j'ai découvert qu'il avait été déplacé vers Blankenburg. Après avoir vu cette terreur, je ne pouvais plus croire que mon Père avait survécu ... puis, j'ai reçu une lettre me confirmant son exécution et son inhumation dans une fosse commune ... »

Nous étions le 11 avril 1945 ... mon Grand-Père était mort le 27 mars ... soit une quinzaine de jours plus tôt ...

Trop tard !

Mon Père ne pouvait croire à cette réalité qu'il ne pouvait authentifier !

Ce fut une recherche acharnée durant de nombreuses années ... et ce, jusqu'en 1987 où je découvre l'existence d'une Amicale d'anciens déportés de Blankenburg dont l'un des responsables était Narcisse DUFRANE – matricule 75903 – avec qui nous prenons contact.

Nous le rencontrons lors de l'assemblée annuelle de l'Amicale à l'Abbaye de Maredsous. Nous nous étions munis de tous les documents recueillis par mon Père (notamment les photos de Grand-Père, du temps de sa vie d'homme libre)

Après que les membres se soient réunis, à huis clos, Albert MESTREZ – matricule 75827 - s'approche de mon Père et lui certifie qu'il fut celui qui enterra mon Grand-Père dans le bois Oesig près de Blankenburg.

Mon Père et moi ne savons retenir nos larmes ... et je tombe dans les bras de ce « Monsieur » MESTREZ ... comme si j'avais retrouvé mon Grand-Père !

C'est ainsi que Papa, Maman, moi et ma Fille, mais aussi mes Oncles, leurs épouses et leur descendance ont pu ,enfin, se recueillir sur la tombe de Grand-Père, en 1988, 1995, 1999 (voyages organisés par les Amicales de Buchenwald et de Blankenburg) et 2005 (voyage privé – mon Père et moi)

Voici le récit de ces voyages

Ce récit, devoir de mémoire, comporte peut-être des imprécisions ou des oublis ... Pardon, mais la mémoire a ses faiblesses.

Décembre 2009

Paul BROUCKE

Mais Avant tout, qui était ...

HENRI BROUCKE,

ce Grand-Père que je n'ai pas connu !



Il est né à Waarmaarde (Belgique), le 7 septembre 1897.

Marié à Juliette Carpreau, ils eurent 4 fils : Julien, Gaston, Pierre et Georges.



Il était gendarme de profession.

En 1943, Henri quitte la gendarmerie pour deux raisons majeures :

La première :

Lors de ses interventions de terrain, en tant que sous-officier de gendarmerie, il doit subir les pressions et harcèlements de la part du bourgmestre Wers et du commissaire de police de Braine-le-Comte, tout deux très proches collaborateurs des autorités allemandes.

Les gendarmes et policiers étant, souvent, soupçonnés de fournir assistance à la Résistance, beaucoup étaient démis de leurs fonctions ou préféraient démissionner.

La seconde :

Henri est 1^{er} Maréchal des Logis chef. Il est appelé, comme un autre de ses collègues du nom de Gilles, à la fonction de « formateur » afin « d'écoler » de jeunes gendarmes à la brigade de Courtrai.

Lors de ces prestations, ils sont, tout deux, interpellé par un civil dans la cour de la caserne ... un certain Flor Grammens ...

Il faut savoir que ce flamingant du nom de « Grammens » ...



En 1940, Flor Grammens (à g. sur la photo) – de la Ligue nationale flamande s’entretient avec A Mussert - du mouvement national-socialiste

... était (soit dit, en passant, fils d’un adjudant de gendarmerie) ...

... membre de la Commission de contrôle linguistique dont il devint le président en 1941. Sa mission : l’application des lois linguistiques.

Guido Fonteyn décrit ce personnage : l’homme à l’échelle et au pinceau qui, partout, était allé repeindre des panneaux francophones.

Ce dernier leur annonce qu’ils doivent, en tant que francophones (car résidant en Hainaut), passer un examen avant de continuer leur mission ... une dictée en flamand !

Henri, parfait bilingue, en présence du commandant de la caserne, lui répondit qu’il ne pouvait répondre à aux exigences d’un « barbouilleur d’affiches » ! Il quitte la caserne de Courtrai, la rage au cœur !

Par la suite, il démissionnera de la gendarmerie !

Devant subvenir à sa famille, Henri trouvera un emploi de garde de nuit aux papeteries CATALA à Braine-le-Comte.

Nous sommes en juin 1944, Juliette, sa chère épouse, est très malade ; Julien et Gaston, ses fils aînés, réfractaire au STO, se cachent ... Ils font partie de la Résistance – Armée Secrète.

Le 3 juin ... au petit matin, on tambourine sur la porte de l'habitation familiale ... ce sont des « rexistes » ... qui se font ouvrir et perquisitionnent toutes les pièces de la maison.

Juliette et ses deux plus jeunes fils, Pierre, alors âgé 16 ans, et Georges de 12 ans, sont épouvantés face à tant de violence et de hargne.

Les anciens uniformes d'Henri sont sortis d'une garde-robe et sont piétinés, le képi est écrasé.

De retour au rez-de-chaussée, ils interrogent Pierre afin de savoir où se trouve leur père. Pierre leur répondra qu'il est chez sa mère dans les Flandres.

Incrédules, les rexistes continuent leur interrogatoire ... Pierre, la mort dans l'âme, est bien contraint de leur dire la vérité : « Papa est garde de nuit chez Catala »

Les rexistes forcent Pierre à s'habiller et à monter dans leur véhicule qui prend la direction des papeteries.

Henri, en fin de service, entend une voiture entrer dans la cour de l'usine. Il voit des rexistes en descendre ... et son fils Pierre ... Il doit se rendre !

Pierre tentera de se jeter dans les bras de son père ... il sera renversé par un rexiste ... Il fut celui qui vit Henri, pour la dernière fois !

Ces rexistes : ce sont des membres de la Brigade A (Bande Duquesne) :

LESIRE Robert, BACQ Auguste, BRIGODE Horace, MULLENAERTS Albert, DUQUESNE Edgard

ci-après, les personnes arrêtées au même moment qu'Henri les

2-3 juin 1944, Braine-le-Comte : arrestation de ARNOULD Armand, DUBRU... Louis, GODART Oscar, GODART Pierre, GODART Adolphe, ROSE Georges, WAUTHY Joseph, HANARD Georges, LAMBOT Marguerite, MOINY Maurice, MOINY Lucien, WASTIAU Marius, DORTANT Félix, DELABYE Arthur, WILMART Maurice, BATAILLE Danielle, BROUCKE Henri, DELFERRIERE Jacques, DUQUENNE Emile, RUTH Julien, LACROIX Armand, FICHEROULLE Olga, DUQUENNE Irène, CIRAUT Madeleine, LAURIER Gilberte, NOLL Louise, DEMARET Fernand, HARICQ Jean, LEMBEECK Résa, LEULAERTS Irma, DENIS Louis, BEGHIN Jacques.

Il est transféré à la prison de Charleroi où il subit de nombreux interrogatoires « musclés »

Il dirigé vers les trains de la mort.

Il fait partie du convoi parti le 8 août de Belgique, qui comptait 827 prisonniers.

CHAPITRE I

VERS L'EST

Août 1988,
Il est onze heures trente ...

L'autoroute « s'arrête » (elle est barrée ...) Le car est détourné vers une route secondaire, étroite, déserte, ...

Le chauffeur : « Ne changez plus de place, restez sur votre siège ! Ne regardez pas vers l'extérieur ! Placez vos mains sur le dossier du siège qui est devant vous ! »

Une tension est perceptible dans le car, le silence s'installe ...

Malgré l'interdiction, sans trop bouger la tête, je tente un coup d'œil vers l'extérieur ...

Nous passons sur un pont qui surplombe une vallée baignée par un cours d'eau, encadrée de fils barbelés ; à la sortie du pont, sur ma gauche, j'aperçois un mirador dans lequel je distingue deux soldats : l'un observe le car à la jumelle, l'autre, de sa mitrailleuse, accompagne les mouvements du car ...

La route est bordée de fils barbelés ...

Le car s'arrête ... un mur (apparemment en métal) barre la route ... Il glisse, au ras du sol, ouvrant, ainsi, le passage ... le car redémarre ...

Le car s'arrête à nouveau ... une barrière se lève ... le car entre dans un immense parking qui peut être comparé à six terrains de football ...

Sur ce parking : des soldats accompagnés de chiens ; d'immenses pylônes munis de puissants projecteurs ; des cabines pouvant, chacune, accueillir un douanier ; une multitude d'allées parallèles, bordées de murets en béton surplombés par des tapis roulants (comme aux caisses d'un supermarché - les papiers devaient être déposés sur ceux-ci pour que les douaniers procèdent au contrôle) ; à l'extrémité de ces allées, d'autres cabines, d'autres douaniers.

Sur la droite (au fond de l'image), un immense tour construite en béton et surmontée d'antennes ...



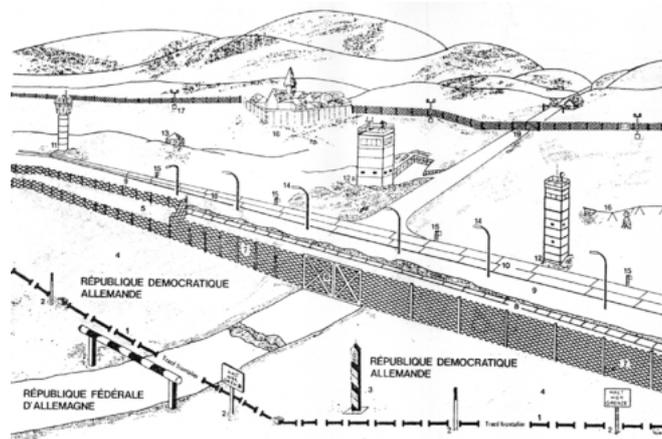
à sa base, des bâtiments servant de bureaux...

Nous sommes à Eisenach-Wartha ... frontière entre l'Allemagne de l'Ouest (RFA-BRD) et l'Allemagne de l'Est (RDA-DDR) ...

Nous sommes « sur le rideau de fer » qui s'étend sur 1.381 kilomètres, soit :

- 1.083 Km de grillages métalliques de 3,20 m de hauteur,
- 1.119 Km de barbelés simples,
- 316 Km de barbelés doubles,
- 810 Km de champs de mines,
- 268 Km d'installations de tir automatique au grillage métallique (tromblons)
- 788 Km de bandes protectrices (avec dispositif d'alerte électrique),
- 369 Km de pistes pour les chiens (réparties en 224 pistes),
- 1.075 chiens spécialement dressés,
- 736 Km de tranchées,
- 212 Km de barrières lumineuses,

- 939 abris souterrains,
- 1.660 abris d'observation fortifiés en béton (Bunker),
- 547 tours d'observation en béton,
- 838 tourelles de garde (miradors).



Pas un murmure dans le car ...chacun retient son souffle ... « tête basse »
 ...il faut, maintenant, se soumettre aux contrôles douaniers !

Bien avant la sortie du car de l'autoroute, un des responsables du voyage, avait collecté nos cartes d'identité et les avait classées selon notre positionnement dans le car (voilà pourquoi nous ne devons plus changer de place et rester sur notre siège)

C'est le même responsable, parlant l'allemand et le russe, qui allait être notre « interprète » lors des contrôles.

Je constate la présence de deux types d'uniforme : l'un est allemand et correspond à la police des frontières ; l'autre est celui de l'armée russe !

Notre « interprète » descend du car et se rend dans les bureaux de la douane.

L'ambiance est à la détente ... les conversations reprennent ...

Après une bonne demi-heure, notre interprète accompagné d'un officier russe, monte dans le car ... le silence revient ...

L'officier, à la mine patibulaire, coiffé du képi bien caractéristique, nous salue et parcourt, ensuite, le couloir du car en s'arrêtant à chaque siège pour y dévisager son occupant ... tantôt en le toisant d'un regard neutre mais insistant ... tantôt en vérifiant la concordance du visage avec la photographie de la carte d'identité ... et ce, durant une trentaine de secondes pour chaque passager ... que cela est long !

La tension est, de nouveau, perceptible dans le car, le silence est complet ...pendant tout le contrôle ...

Petite anecdote ... Lors de ce contrôle, l'un des passagers, que nous appellerons « M », portait une magnifique barbe alors que sur la photographie, il avait le visage glabre ; s'en suit un contrôle plus long avec interrogatoire de « M » assisté de notre interprète ... Malgré une certaine hésitation, l'officier est satisfait et passe au passager suivant ...

Ce contrôle aurait pu se prolonger car la carte d'identité renseignait la profession de « M » : Policier – profession « suspecte » en qualité de touriste en DDR – ce qui aurait certainement prolongé l'interrogatoire (et pas nécessairement à bord du car) ... Chance pour « M » que le pouce de la main de l'officier qui tenait sa carte d'identité, cachait certainement sa profession ... Ouf!

Le contrôle aura duré une demi-heure ! L'officier quitte le car.

Un quart d'heure plus tard, un autre soldat russe, monte dans le car et très sérieusement, pose les questions suivantes :

« Avez-vous dans vos bagages, de la drogue ? »
« Transportez-vous des émetteurs radio ? »
« Avez-vous des armes ? »

A l'énoncé de ces questions, certains passagers ébauchent un sourire ... le soldat, lui, ne rit pas !

La tension est, de nouveau, perceptible dans le car, les sourires s'estompent dans un silence lourd ...

Personne ne répond à ces questions ... donc ... pas de drogue, pas d'émetteur, pas d'arme !

Il poursuit :

« Avez-vous des Deutsche Marks de l'Est ? »

Par des signes de la tête, par des sons « étouffés » : NON !

Il faut savoir qu'il est interdit d'entrer en DDR avec des devises de l'Est !

Pourtant certains passagers en possédaient ... Ce qui pouvait entraîner leur arrestation immédiate, une incarcération ... un jugement !

Ce second contrôle durera un quart d'heure ...

Après une demi-heure d'attente ... tandis que des policiers allemands procèdent à la fouille des soutes à bagages du car, d'autres désignent les bagages à main de quelques passagers ... et les fouillent également ... et tout cela dans le plus grand silence ...

Durée du contrôle : une demi-heure !

Une nouvelle demi-heure s'écoule ...

Deux soldats russes montent dans le car afin de désigner deux personnes qui les accompagneront dans les bureaux pour ... être fouillées ... !

De nouveau ... Grand Silence et une certaine peur s'installe ... tête basse pour ne pas se faire remarquer ...

Et si l'une d'elle possédait des Deutsche Marks ...

Les deux personnes sont désignées ... Notre interprète les accompagne ...

Trois quarts d'heure plus tard, passagers et interprète remontent « libres » dans le car !

Durant ce long contrôle, des passagers font état de besoins naturels auprès de notre interprète et une question se pose ... pourrions-nous descendre du car afin de nous rendre aux toilettes ?

Après palabres avec des douaniers, la réponse est « oui » mais par groupe de quatre.

Mon père, mon oncle, mon cousin et moi-même sommes, enfin, sur le tarmac de ce vaste parking. Un policier nous indique les lieux d'aisances.

Nous profitons de ce moment pour prendre quelques bouffées d'air frais.

Nous prenons conscience de l'étendue réelle de l'infrastructure frontalière ... C'est très impressionnant !

Nous remontons dans le car.

Un nouvel officier russe, , monte à bord. Plus souriant et très aimable, il nous souhaite la bienvenue en DDR et un excellent voyage !

Près de quatre heures se sont écoulées depuis notre arrivée « sur le rideau de fer »

Les vrombissements du moteur du car déclenchent la reprise des conversations et l'expression d'une satisfaction générale.

Le car démarre, prend la direction de la sortie.

Il s'arrête ... encore une barrière ... il faut attendre dix minutes pour son ouverture ...plus loin, encore un mur (identique à celui de l'entrée)

Le car redémarre ...

ENFIN ... nous sortons du cauchemar !

Nous prenons la direction d'Erfurt.

Commentaire :

Ce passage du rideau de fer est une expérience inoubliable, surtout pour des personnes nées à l'Ouest et qui vivent en Belgique, dans un état baigné de principes démocratiques et de Liberté !

J'ai, pour ma part, l'impression d'entrer dans un pays ...

... E t r a n g e (r) !

CHAPITRE II

VERS ERFURT

Après avoir quitté la frontière, nous nous enfonçons dans cette République Démocratique Allemande en direction d'Erfurt.

Le car retrouve l'autoroute, fermée avant la frontière.
C'est une autoroute quasi déserte avec de rares véhicules (essentiellement de marque Trabant) qui y circulent ...

... à allure très modérée (comparativement aux véhicules rencontrés à l'ouest) souvent en panne au bord des routes, capot ouvert et fumant ... qui redémarreront au moindre coup de marteau ou de clé sur le bloc moteur ...

Le car entre sur une aire de parking sur laquelle nous attend notre guide « officielle » du Reisburo.

Elle est blonde, ne s'appelle pas Nathalie, mais a l'air bien plus sympathique que les militaires qui nous ont accueillis à Eisenach.
Notre chauffeur l'aide à charger son « encombrante » valise dans les soutes à bagages.

Le car redémarre ...

Notre guide nous accueille, à son tour, dans sa RDA, et commente le voyage jusqu'à Erfurt.

A la descente du car, une odeur âcre et piquante pénètre nos narines ... cela est dû à la mauvaise combustion du charbon, produit de chauffage par excellence ...

Nous sommes accueillis à l'Hôtel Intercontinental (aujourd'hui : l'Intercity Hôtel) ...

... splendide infrastructure hôtelière qui trône sur une des plus grandes places d'Erfurt.

C'est, tout d'abord, notre guide qui descend la première du car ... Elle récupère sa « mystérieuse » valise et entre dans l'hôtel.

C'est, ensuite, aux autres passagers de faire de même.

A notre entrée dans le hall de l'hôtel, nous retrouvons notre guide assise à une table sur laquelle « trône l'imposante valise » ... ouverte, laissant percevoir des liasses de Deutsche Marks de l'Est ... et oui, nous devons passer « à la banque » puisque nous sommes censés changer nos devises de l'ouest en monnaie de la DDR.

C'est seulement, après cette opération, que nous pouvons prendre possession des clés de notre chambre.

En attendant le souper, quelques pas sur la place et les rues avoisinantes de l'hôtel ...

Il y a peu de personnes sur les trottoirs, peu de voitures sur les chaussées ... Les gens ont l'air (sont) tristes, ils marchent tête baissée vers le sol ... difficile de rencontrer leur regard ... aucun sourire ... de toute évidence, nous ne sommes pas dans une ville touristique ... J'ai la méchante impression que nous ne sommes pas les bienvenus ...

Dans l'hôtel, l'ambiance est tout autre ; nous sommes comme dans un « no man's land »

Après le souper, mon cousin et moi-même décidons de faire une petite ballade en ville ...

Le soir est tombé, les rues sont désertes, l'éclairage public est « sommaire » ... et pas de bistrot en vue ...

Nous atteignons le quartier de la gare ; nous apercevons sa buvette, nous entrons ... personne ne vient prendre commande...

Nous allons commander nos boissons au bar ... on nous répond qu'il va être 23 heures et que la buvette va fermer !

Soit ... allons plus loin !

Une centaine de mètres plus loin, une grande brasserie est ouverte. Elle est « bondée » de monde ... on a peut-être une chance d'être servi.

Nous passons directement commande au bar : « zwei bier bitte »

On refuse de nous servir, il est passé 23 heures ... alors que la brasserie est pleine et que tout le monde consomme !
Nous insistons ... on nous sert mais « les bouteilles » et non décapsulées ...



Nous demandons de bien vouloir les décapsuler ... La réponse est « oui » à condition que nous consommions à l'extérieur de la brasserie ...
Il est bon de préciser que consommer de l'alcool sur la voie publique est une infraction et que nous risquerions de nous faire arrêter par une éventuelle patrouille de VoPos (*Volkspolizei*)
Nous nous faisons rembourser et sortons de l'établissement ...

Nous décidons de rentrer à l'hôtel ... "Merveilleux no man's land " avec ouverture non-stop, où il fut aisé de trouver toutes les bières possibles et ... la vodka impériale (vodka au champagne)

Anecdote : près d'Erfurt, à Gotha, nous visitons un super-marché, comparable à l'un des magasins encore présent en 1979 en Belgique, tel un « Bon Marché » du groupe GB-Inno-BM ... beaucoup de monde mais très peu d'acheteurs ...

A la sortie du magasin, sur la place ... nous rejoignons d'autres passagers du car.
L'un deux « L » est accosté par une personne « P » qui engage la conversation et propose le change de devises ... acte illégal par excellence !

« L » accepte ... mais au cours de la transaction, deux policiers « en civil » interpellent les deux contrevenants et les emmènent à proximité de leur véhicule (une trabant, bien entendu) ...

Après contrôle d'identité et rédaction d'un procès verbal dans lequel « L » reconnaît avoir été abordé par « P », et l'accuse d'avoir provoquer la transaction ... « L » est relâché et libre. Sans cette accusation, « L » aurait été également arrêté !

CHAPITRE III

VERS BUCHENWALD

Le lendemain, après un petit déjeuner en famille, nous nous apprêtons à découvrir l'un des buts de notre voyage ... Buchenwald !

Parti d'Erfurt, nous arrivons à Weimar

Weimar a notamment accueilli Bach, Goethe, Schiller et Franz Liszt.

A la fin du XVIII^e siècle, Weimar est devenu une destination de pèlerinage pour l'intelligentsia allemande depuis que Goethe s'y installa.

Dans l'histoire allemande, après avoir été la capitale du grand-duché de Saxe-Weimar-Eisenach, durant la période allant de 1919 à 1933, elle est appelée la république de Weimar, du fait que la constitution de cette république, a été conçue à Weimar et non à Berlin où le climat social était insurrectionnel depuis la révolution de 1918, et la rendait trop dangereuse aux yeux de l'Assemblée nationale constituante allemande.

Nous quittons la ville et empruntons une route pentue qui se perd, dans un lointain parsemé de bois.

Sur cette route, une caserne russe de laquelle sortent en rangs ... dispersés ... des soldats en guenilles ...

Si certains d'eux possèdent encore quelques attributs dignes de leur fonction (notamment la chapka) , d'autres portent ce qu'on pourrait apparenter à une salopette ... à l'exception des quelques officiers qui gardent le souci du respect de leur uniforme.

Nous traversons le bois de Buchenwald, sur la colline d'Ettersberg, petit bois de hêtres où Goethe aimait se promener ...

Plus on se rapproche ... plus l'atmosphère devient pesante ... Les conversations s'arrêtent ... le silence est le seul passager du car !

Celui-ci se gare sur un vaste parking jouxtant le camp et bordé par les anciennes casernes des SS.

Une procession recueillie et silencieuse se dirige vers l'entrée du camp.



1988



1945

Une entrée qui, pour certains anciens rescapés, reste difficile et douloureuse à franchir ...

JEDEM DAS SEINE !



... A Chacun son dû ... !

Certains « anciens » ont de grandes difficultés à franchir, de nouveau, cette grille ... c'est retrouver, pour la plupart des rescapés, ce lieu où ...

« La mort y était une compagne familière, la perspective de chaque jour, de chaque instant. On pouvait mourir d'un coup de revolver ou d'un coup de bâton, fusillé ou pendu, noyé ou la poitrine piétinée, réduit en bouillie dans la malaxeuse à béton ou le crane fendu par une pierre, happé par une machine ou écrasé par une benne, jeté au fond de la carrière ou contre la clôture électrifiée; mourir exténué par le travail; mourir de faim, de marasme, du typhus et de la dysenterie; mourir d'injections a la seringue de Pravaz »

(extrait Buchenwald par Jean Fonteyne)

De chaque côté de l'entrée du camp :

d'une part, les cachots d'isolement et d'interrogatoire ...

de l'autre, le corps de garde surmonté de la tour à l'horloge

L'heure y est figée ... 15h15 ... celle consacrant de la libération du camp avec ses 21.000 prisonniers, par le Comité International composé de ses 178 groupes et ses 850 camarades.

Au delà de la grille, une plaine immense entourée de barbelés, flanquée de miradors ...

Les baraques (ou blocks) n'existent plus Elles furent brûlées à la libération pour cause d'hygiène.

Seules certaines fondations sont encore visibles, ou des pierres sont disposées au sol, redessinant l'emplacement de telle ou telle baraque, ou des petits monuments en simple pierre marquent plus particulièrement l'emplacement du baraquement des tziganes ... Ils portent le nom de la plupart des camps d'extermination ...

Cà et là, des monticules formés de pierres déposées par des visiteurs ...

Cette plaine, bizarrement, me rappelle notre entrée en DDR au poste frontière de Eisenach ... Murs, barrières, barbelés, miradors, poste de contrôle, gardiens ... ambiance pesante !

Entre la grille et l'emplacement des baraques, la place d'appel.

Sur la droite, un bâtiment surmonté d'une énorme cheminée ... le four crématoire ...

A leur arrivée au camp, des SS, des Kapos (chef de block), même certains détenus accueillaient les « nouveaux » en leur disant :

« Tu es entré par cette grille ... tu sortiras par cette cheminée »

... sans oublier son annexe ... une infirmerie très sophistiquée ressemblant plutôt à une salle de dissection ...

... et dans laquelle on trouve une reconstitution d'une « machine à tuer » utilisée dans la «Genickschussanlage» (une ancienne écurie)

On y amena les premiers prisonniers de guerre soviétiques pour les tuer d'une balle dans la nuque. Les SS assassinèrent, de cette façon, 8.483 prisonniers de guerre soviétiques ... ce qui n'est que l'une des nombreuses violations barbares du droit international dont les fascistes se sont rendus coupables.

Les prisonniers étaient placés sous une toise afin d'être mesurés ... c'est ce qu'ils croyaient ... une ouverture avait été pratiquée dans le mur supportant la toise ... par cette ouverture, ils recevaient une balle dans la nuque.



En arrière de ce bâtiment, un autre, massif de trois étages : les salles de désinfections, le magasin d'habillement, des salles de l'Administration, des ateliers, ... un peu en avant, les ruines des anciennes cuisines ...

C'est dans ce bâtiment, qu'eurent lieu des réunions de l'organisation clandestine de résistance.

Aujourd'hui, c'est le musée du camp.

Dans les caves se trouve aujourd'hui un Mémorial dédié à Ernst Thaelmann. Des photographies et des documents nous parlent de la vie militante d'Ernst Thaelmann, président du Parti Communiste Allemand.

Le gouvernement fasciste craignait qu'un procès contre Ernst Thaelmann ne devienne un procès contre le régime hitlérien. C'est pourquoi, pendant près de douze ans, il le tint emprisonné, sans jugement, au régime cellulaire le plus strict.

Le 18 août 1944 il fut assassiné devant le four crématoire.

Des antifascistes organisèrent une cérémonie funèbre clandestine en son honneur, dans la cave du service de désinfection.

Le musée présente la vie dans le camp sous toute ses formes, jusqu'aux moindres détails de l'horreur, et notamment : des «Objets de décoration pour le foyer SS », un des points culminants du sadisme fasciste.

Utilisation de peau humaine tatouée pour la fabrication d'objets d'usage courant :

« ... Le SS-Hauptsturmführer Müller a collaboré avec le médecin du camp, le Dr Wagner. Ils ont exploré tout le camp pour trouver des personnes tatouées qu'ils ont ensuite fait photographier.

Les détenus furent alors appelés par le commandant Koch à la porte du camp, où l'on choisissait ceux qui présentaient les tatouages les plus « intéressants », pour les envoyer ensuite à l'infirmier.

Peu après, les meilleurs spécimens de peau tatouée furent découpés et préparés dans la «Section de Pathologie» ou, pendant des années, on les

faisait admirer aux visiteurs comme objets particulièrement précieux. Koch, lui-même, s'est fait fabriquer une lampe avec des os humains et dont l'abat-jour était tendu de peau humaine ...

Réduction de têtes humaines

« On connaissait ... des récits sur la méthode des Océaniens (pour la préparation de têtes réduites) ... les médecins SS ont alors préparé eux-mêmes une série de têtes selon ce procédé ... »

Mon cœur « saigne » ... révolté par tant de cruelles barbaries ... je pleure ...

Je croise un officier russe, visitant également le musée, qui constatant ma tristesse m'adresse un sourire de compassion ... cela fait du bien de retrouver un peu d'humanité et de réconfort ... Reconnaisant, je lui renvoie son sourire !

A la sortie du musée, je passe devant ce qui reste de l'arbre de Goethe.

A la construction du camp, un arbre, un chêne (ou un hêtre) fut épargné ; qui selon la légende était celui sous lequel le poète, philosophe et dramaturge Goethe (qui vécut et mourut à Weimar) avait l'habitude de se reposer, méditer et travailler.

Etonnant symbole d'une Allemagne humaniste au cœur de l'horreur concentrationnaire nazie. L'arbre a été brûlé lors du bombardement allié de juillet 1944.

Un proverbe circulait parmi les déportés : « l'Allemagne nazie devrait disparaître quand le chêne de Goethe s'abattra »

A cet arbre, après avoir lié les mains du détenu, dans le dos, les bourreaux le pendait « bras retournés en arrière » Le poids du corps tirait sur les épaules et provoquait de graves distorsions articulaires. Selon sa fantaisie, le tortionnaire SS assénait encore au détenu des coups de matraque ou de pied. Il mourait dans d'atroces souffrances.

A son pied, un tombereau qui était rempli de pierres ; talonnés par les SS, les détenus devaient ensuite le tracter, attachés par des sangles, en chantant, dans les chemins pierreux et boueux du camp, jusqu'à épuisement ... jusqu'à la mort ... Ils étaient appelés les « chevaux chantants »

Retour sur cette plaine flanquée de vingt-trois miradors reliés par des kilomètres de clôtures barbelées et électrifiées.

A l'approche de la clôture électrifiée (à l'époque à 380 volts), un monticule rocheux et percé d'ouvertures retient mon attention ...

il s'agit du « parc animalier » ,une idée du commandant Koch, Il voulait apporter quelque distraction aux familles des SS, par un zoo qui abrita 4 ours et 5 singes ainsi qu'une fauconnerie.

Nous sortons de l'enceinte du camp, comme le faisaient bon nombre de détenus, dès le lever de chaque jour , afin de réaliser des travaux de débardage ou de se rendre à la carrière

Ce n'est que douze heures plus tard, qu'ils remontaient au camp par ce sentier qui était délimité par deux bandes blanches tracées à la chaux

... un SS s'emparait du bonnet d'un détenu et le jetait au-delà de ces lignes blanches ... le détenu voulait aller récupérer ce bonnet si précieux (il protégeait de la pluie et tenait chaud) Le pauvre détenu passait la ligne ... il était alors censé ... s'évader ... Il était abattu sans merci ... le bourreau, lui, recevait trois jours de permission.

Lors de cette visite, nous avons un guide exceptionnel en la personne d'Albert MESTREZ, camarade de captivité de mon Grand-Père.

Nous lui posons plein de questions afin de mieux comprendre ce qu'était de sur-vivre dans ce camp ...

Nous n'avons pas compris, tout de suite, que nous provoquions en lui, une énorme peine à chacune de ces questions ...

Néanmoins, quand il le décidait, il nous racontait ... tantôt les yeux remplis de larmes ... tantôt la voix tremblante ... ou par un simple geste ...

Un des moments les plus forts, fut le récit de « l'appel »

Albert raconte :

« Des heures durant, les détenus - jeunes, vieux, et même des enfants - devaient y rester debout, le matin et le soir, pour se faire dénombrer.

Qu'il neige ou qu'il pleuve, brûlés par le soleil ou transis de froid, s'alignaient côte à côte des ouvriers, des prêtres de toutes les confessions, des savants, des écrivains, des artistes, des antifascistes ...

Les appels interminables amenaient la mort de beaucoup de détenus. Affamés, grelottant de fièvre, insuffisamment vêtus, ils devaient rester sur cette place, même pendant 18 heures par un vent glacé.

Les détenus voyaient leurs camarades s'affaïsser et mourir à côté d'eux.

Il était interdit de venir en aide aux plus faibles. Lorsque les SS ou les kapos ne pouvaient les voir, Les uns se rapprochaient des autres afin de les soutenir. Certains groupes de détenus s'organisaient, aussi, pour dormir, debout, en tournante.

Presque tous les jours, les détenus étaient obligés d'assister pendant les appels au supplice de leurs camarades attachés au tréteau de torture pour recevoir 25 à 50 coups de bâton ou de nerf de bœuf sur les fesses »

Le torturé devait compter les coups ... en allemand ... S'il se trompait... le bourreau recommençait la série de coups ... « ein ...zwei ... »

Nous quittons ce camp de la Mort ... et nous nous rendons au Mémorial situé un petit kilomètre plus loin.

Notre peine est décuplée à l'approche de cette tour immense ... sa cloche sonne le glas ...

Au pied de la tour, un monument représentant des détenus, le jour de la libération du camp.

Ils clament : « **Plus jamais ça !** »

Tout autour : des fosses communes, des stèles dédiées à chaque pays d'où provenaient les détenus de Buchenwald !

D'autres stèles racontent les événements les plus importants se rapportant à la vie du camp ... leur disposition me fait penser à un « Chemin de Croix » ...

Une photo de famille à la sortie du camp, à l'issue de cette visite qui fut très lourde en émotions !



1988

Georges, Michel, Dany, Margot, Gaston, Anne-catherine, Paul, Nicole

Nous reprenons le car pour le retour à l'hôtel.

Mais, avant tout, revenons à l'histoire de ce Grand-Père que je n'ai pas connu ...

Narcisse raconte :

Il est arrivé à Buchenwald le 10 août 1944.

Konvooi van 10 augustus 1944				
Politische Abteilung. Weimar-Buchenwald, 10. August 1944				
Neuzugänge vom 10. August 1944				
BDS Brüssel				
POLITISCHE BELGIER				
26.	75914	BATAILLE Joseph	15.10.98 Ginnée	Gendarm
84.	75843	BROUCKE Henri	07.09.97 Waarmaarde	Gendarm
186.	75918	DELFERIERE Jacques	22.02.26 Fontaine-l'Evêque	Beamter
231.	75903	DUFRANE Narcisse	09.11.24 La Louvière	Student
501.	75827	MESTREZ Albert	16.09.17 Les Awirs	Landwirt

Il est soumis dès l'arrivée au camp à toutes les exactions réservées aux nouveaux arrivés: le déshabillage, la tonte, la fouille corporelle, la douche prétendue désinfectante, l'immatriculation.

Dès lors, il devient le détenu 75843 ; habillé de hardes dépareillées, il dût suivre le

*« troupeau » jusque dans une immense tente de cirque pour une soi-disant
« quarantaine »*

Couché à même le sol comme tous ses compagnons, il avait dû subir cette première promiscuité puisqu'il devait recevoir entre les jambes un compagnon d'infortune qui lui-même était soumis aux mêmes exigences des « kapos ». Il n'y avait pas de places libres dans les blocs du petit camp où ce nouveau convoi était entassé.

Heureusement, on était en août et cela pouvait se supporter, côté température du moins, car ce qui restait de paille sur le sol, grouillait de vermine de toutes sortes, si bien qu'il était impossible de fermer l'œil la nuit.

Après quelques jours, un bloc en bois ayant été vidé de ses occupants à la suite probable d'un nouveau convoi vers un kommando quelconque, tous les arrivés du 10 août furent enfermés dans le bloc 57, il y avait des châlits pour 300 hommes mais ils étaient presque 900 et, il n'y avait que 300 gamelles!

Petit à petit, le troupeau se mettait au diapason de l'ensemble, on apprenait à se décoiffer lors des appels, on commençait à comprendre tous ces ordres hurlés par la maîtrise. Tous ces kapos, stubedienst, tous ces triangles verts, criminels, voleurs, venus des prisons qui, dans le camp, bénéficiaient d'un statut spécial et avaient droit de vie et de mort sur tous les malheureux qu'ils dirigeaient avec un zèle plus que brutal.

Le 23 août, tous furent habillés d'un costume rayé de bagnard y compris le bonnet rond et une paire de bottines à semelles de bois.

Un triangle rouge avec le « B » en noir deux numéros matricules à coudre l'un sur la poitrine à gauche en dessous du triangle, l'autre sur la jambe droite du pantalon. Des anciens arrivés plus tôt, s'offraient à coudre ces ustensiles, moyennant le pain de la ration ou un peu de tabac que l'un et l'autre avaient reçu d'une connaissance déjà bien au courant des us et coutumes du camp. Les plus nombreux avaient trouvé un morceau de fil de fer et avaient réussi à fixer tant bien que mal les trois morceaux d'étoffe aux endroits désignés.

CHAPITRE IV

VERS DORA-MITTELBAU

Nous quittons Erfurt et remontons vers le nord,
vers Dora-Mittelbau.

Pourquoi ce camp de concentration, qui fut un Kommando du camp de Buchenwald ?

La mise au point des fusées V1, conçues comme armes de terreur, dans l'enceinte militaire de Peenemünde sur l'île d'Usedom, a précédé la création du camp de concentration de Dora-Mittelbau.

Le bombardement aérien de Peenemünde força la décision de transférer la production de V1 et V2 dans des régions moins dangereuses.

Le choix tomba sur un système de galeries souterraines de la société de recherches scientifiques (Wirtschaftliche Forschungsgesellschaft, Wifo) dans le Kohnstein, près de Nordhausen en Thuringe.



Le camp est situé au milieu des bois, non loin de Nordhausen, dont on distingue, sur l'horizon, ses tours et clochers...

L'horreur côtoyait la beauté ...

A l'entrée du camp, un des derniers ténébreux wagons qui transportaient les déportés ...

Plus loin, le bassin de désinfection, rempli de produit « corrosif » qui entamait la peau des arrivants ...

Gare à ceux qui ne savaient pas nager ... ils étaient les premiers à mourir !

Du camp proprement dit, il ne reste que quelques ruines ou traces que les rescapés sont, seuls, à reconnaître ...

Seul le four crématoire subsiste, au pied duquel un mémorial a été élevé ...

La production des V1 et V2, fait du camp, l'un des plus importants sur le plan de la logistique de guerre allemande, donc, l'un des plus stricts et meurtriers car qui se retrouvait dans les tunnels (galeries), ne revoyait plus la lumière du jour ...

Le détenu découvrait son nouveau lieu de labeur et de torture et connaissait son lieu de fin de vie !

Très rares sont ceux qui en sortirent vivants !

J'ai visité ce camp à trois reprises.

Lors de ces visites, trois faits m'ont marqués :

Le premier date de 1988, notre première visite : à la descente du car, un rescapé de Dora, accompagné de son épouse, son fils et son petit-fils, entreprit de leur faire découvrir les lieux.

Arrivé au centre de cette immense plaine, il s'agenouilla et se mit à creuser le sol ... c'est, ainsi, que durant son séjour à Dora, il cherchait quelque ver de terre afin de pouvoir compléter sa maigre pitance quotidienne ; même, parfois, de la remplacer ... Il revint, en pleurs, soutenu par les siens, en emportant un peu de cette terre dans un sac plastic ...

Ce ne fut pas le seul à suivre ce ... rituel !

Le deuxième est vécu en 1995, année du cinquantième anniversaire de la Libération des Camps

Nous descendions du car, je remarquai qu'un rescapé n'en descendait pas ... Il m'expliqua que je devais aller voir les tunnels ... mais lui, les avait connus et ne voulait plus y entrer ...

Nous nous rendons aux tunnels, le camp est plein de visiteurs de toutes les nationalités et religions.

Nous sommes salués par un officier américain, un rabbin, des rescapés russes ... tout le monde se salue et participe à un seul événement : La Libération et le retour au statut d' Homme Libre.

A notre retour de visite, un attroupement autour du car ... « Le rescapé resté dans le car » converse en allemand avec quelqu'un qui semble être un autre rescapé ... en fin de conversation, ils tombent, chacun dans les bras de l'autre, et s'embrassent ...

Plus tard, il me confiera : « *Il était l'un de mes Kapos dans ces foutus tunnels ... c'était un chic type !* »

Le troisième :



La photo, ci-dessus, est prise en 1995, lors du 50^{ème} anniversaire de la Libération des camps ... c'est pourquoi le mémorial est fleuri ... même par des entreprises ... celles qui, durant l'existence des camps, employaient cette main d'œuvre humaine réduite à l'esclavage, à la torture et à la mort ! comme la Siemens GmbH.

Il faut savoir que de très grandes entreprises capitalistes ont utilisé la main d'œuvre gratuite et renouvelable des déportés : **KRUPP, SIEMENS, UNION, DEUTSCHE AUSRÜSUNGSWERKE, IG FARBEN**

C'est trop facile ! C'est insupportable ! J'ai difficile à retenir mon émotion ... je marche sur l'un de ces bouquets de fleurs « hypocrites » !

Nous quittons le camp de DORA pour nous rendre à la caserne Boelcke :

Au début de 1945 quelques milliers de prisonniers malades et mourants de Dora-Mittelbau furent entassés dans les garages de la caserne Boelcke situé dans la Rotenburgstraße à Nordhausen (ils ont été totalement détruits après la guerre)

A cet endroit, une pierre commémorative, installée dans les années soixante-dix, rappelle les victimes du camp de concentration extérieur de Dora-Mittelbau.

De Nordhausen, nous nous dirigeons vers un petit village : Neustadt et notre hôtel d'étape.

Après un souper très simple et frugal, nous nous retrouvons afin de terminer la soirée en buvant un bon verre de bière ... avec Albert MESTREZ



Albert, Michel, Gaston, Paul, Pierre, Jean en 1995

CHAPITRE V

VERS BLANKENBURG

Nous remontons, encore plus, vers le nord.

Nous nous rapprochons du but de notre voyage Le dernier lieu de souffrance et de mort de mon Grand-Père.

Plus nous avançons au travers du Harz et ses forêts aux arbres immenses, plus, nous entendons battre notre cœur au plus profond de nous.

Les kilomètres nous séparant du but, nous paraissent infinis.

Nous entrons, enfin, dans la ville de Blankenburg surplombée par un château ... guère accueillante ... par une succession de petites rues pentues et sinistres ...

nous atteignons un immense parking jouxtant une usine ...

Ca y est, nous y sommes !

A la descente du car, nous sommes désorientés !
Mais où est ce camp ?

Les anciens, Narcisse Dufrasne et Albert Mestrez, nous y conduisent ...

C'est à quelques mètres, dans un ravin, au milieu d'une prairie ... une baraque ... et tout autour, des habitations récentes ...

Albert Mestrez raconte :

« Notre voyage, au départ de Buchenwald, se termina sur une voie secondaire de la gare de Blankenburg, dans le Harz. Une heure de marche nous amena à Oesig, en bordure de la forêt de Wernigerode, sur un terrain cultivé d'une superficie approximative de 4 hectares.

Au centre de cette parcelle: un affaissement de terrain s'était produit, créant une excavation de 6 mètres de profondeur.

Ce phénomène géologique, invisible des rares passants qui empruntaient les sentiers de la campagne, épousait la forme d'un rectangle parfait de 100 mètres de largeur sur 200 mètres de longueur.

Rien n'était prévu pour notre installation. Nous dormions dans l'herbe folle sous des tentes de la H.J. (Jeunesse Hitlérienne).

Pendant plus d'un mois, nous fûmes tour à tour terrassiers, maçons, charpentiers et menuisiers.

Au début octobre 44, ce "trou" pouvait figurer sur la longue liste des camps nazis. Il faisait partie de cette chaîne infernale ou les démoniaques séides de HIMMLER ont écrit une page d'épouvante que DANTE n'avait pas imaginée.

Ainsi, c'est en Thuringe que nous allions subir la bestiale conduite des "Übermenschen" (les surhommes) »

Aujourd'hui, rien ne subsiste du camp ... un lotissement le « remplace » ... seulement une stèle commémorative pour se souvenir !

Revenons à l'histoire d'Henri BROUCKE ...

Narcisse raconte :

« A Buchenwald, Le 23 août au soir, un groupe de 500 hommes était rassemblé à grands coups de gueule et surtout à coups de gummi (sorte de matraque armée d'un fil d'acier à l'intérieur) et dirigé sur le quai de la gare ou attendait un train composé de quelques wagons à bestiaux gardés par des SS.

La destination était BLANKENBURG, Ville du Harz. Ils gagnèrent à pied, à la sortie de la ville, une sablière désaffectée entourée de barbelés électrifiés et flanquée aux quatre coins de miradors. Il n'y avait aucun baraquement à l'intérieur. Ils durent monter des tentes de la « hitlerjugend » étalées sur le sol et, après l'appel du soir, ils furent répartis par dix dans chacune de ces tentes.

Le lendemain, des civils qui accompagnaient des Officiers de la Luftwaffe, vinrent choisir les hommes qui devaient assumer certains travaux. On devait décliner sa profession et le tri se faisait comme sur un marché d'esclaves. Chacun reçu son affectation à un kommando de travail dont on ignorait tout.

C'est ainsi que ceux qui n'avaient pas de spécialités manuelles, furent désignés presque tous, pour des travaux de débardage.

C'était le kommando « K », le plus mauvais de tous. Instituteurs, employés, étudiants,

magistrats, policiers, rentiers, tous ces malheureux furent rassemblés dans ce terrible kommando

Il était dirigé par le kapo Ernst, un triangle vert condamné pour meurtre, unijambiste brutal, assisté de deux aides aussi ignobles que lui. Ils tournaient sans cesse autour des esclaves, frappant l'un, poussant l'autre, hurlant des invectives et des injures destinées à attirer l'attention du kapo.

Celui qui était ainsi désigné comme victime, devait sortir du lot, se présenter devant le kapo bestial, surtout ne rien dire, car l'autre frappait en hurlant, à tort et à travers.

Bien souvent, cela se terminait très mal. Les coups reçus sur la tête, sur le dos et les reins jetaient le supplicié à terre où il continuait à recevoir des coups.

Quand l'autre n'en pouvait plus de frapper, il renvoyait son souffre douleur au travail et là, les deux aides poursuivaient l'œuvre de leur maître.

Les tentes de la « hitlerjugend » furent peu à peu remplacées par des baraquements « en dur » ... cette « tâche » s'ajoutant aux labeurs journaliers.

A l'instar des tunnels de Dora, Blankenburg se devait de posséder le sien. Un Kommando fut créé dans lequel se retrouvent Henri, Albert, et moi-même.

Il s'agissait d'élargir un ancien tunnel de mine afin de lui conférer les dimensions ad hoc pour la construction des futures V1 et V2 ... soit de petites « cathédrales » de l'horreur !

C'était un travail harassant qui consistait à poser et faire sauter des mines (sans protection aucune) et ensuite de déblayer les galeries en portant d'immenses pierres sur le dos, nu et déchamé ... et sans aucune alimentation digne de ce nom !

n.d.l.r. : En Belgique, Juliette, sa chère épouse, déjà affaiblie par la maladie, décède, de chagrin, le 6 décembre 1944, soit quatre mois après l'arrivée d'Henri à Buchenwald.

« Le gendarme (c'est ainsi que tous appelaient Henri BROUCKE) devint rapidement la tête de turc de Ernst et de ses séides. Il ne pouvait s'empêcher de montrer sa révolte contre de tels agissements inhumains. Sa mimique en disait long sur ce qu'il pensait de ces bandits soutenus par les SS.

A plusieurs reprises il avait du être aidé afin de pouvoir rentrer au camp –

*entre deux camarades qui le portaient ou sur un brancard improvisé.
Fourbu, battu, injurié, il demeurait la tête haute face à ses tortionnaires.
Comme d'autres de sa génération, victimes eux aussi de ne pas pouvoir
cacher leurs sentiments, il allait bientôt payer de sa vie, la répugnance qu'il
manifestait à ces criminels, rien qu'en les regardant.*

*Admis deux jours au revier (infirmerie) pour un état fébrile, il fut remis au
travail bien que très affaibli. Il ne pouvait plus effectuer les tâches de plus en
plus lourdes qui lui étaient réservées sciemment.*

Un soir, après l'appel, il fut appelé à la stübe des kapos.

*Certains du bloc voisin, entendirent des cris et surtout des coups, mais nul
ne pouvait sortir.*

*Le lendemain matin, nous étions le 27 mars 1945, le corps du gendarme fut découvert
étendu face contre terre le long du mur du revier.*

*Ceux qui furent désignés pour le dévêtir avant de le transporter vers le petit
lac au bord duquel il fut enterré, constatèrent qu'il avait été roué de coups.*

*Il était resté gendarme jusqu'au bout, comme bien d'autres victimes eux
aussi des mêmes bourreaux, il avait montré à ces criminels immondes
son mépris, et surtout, sa fierté et son honneur d'homme libre d'une
probité parfaite ! »*

Après notre sortie du camp, nous fûmes accueillis dans la salle de fête de
l'usine voisine (elle fut construite après la guerre), on nous offrit une tasse
de café et de la tarte.

Nous nous rendons, ensuite, dans le centre de Blankenburg, au monument
de la FIR (Fédération Internationale des Résistants), tout près de la tombe
de mon Grand-Père ...

Après la libération, il fut demandé aux survivants d'indiquer les lieux où des détenus
avaient été enterrés.

Des corps sont alors exhumés, et notamment celui de mon Grand-Père, qui
avec ceux de Tchécoslovaques et de Français furent enterrés au centre de la
ville de Blankenburg près du monument érigé par la FIR (Fédération
Internationale des Résistants – Association Anti-fachistes)

N.B. : Les Belges francophones étaient assimilés aux Français

Lors de notre première visite sur la tombe d'Henri en 1988, « l'Amicale de Blankenburg » avait organisé une cérémonie d'hommage.

Ma fille est en tête de la délégation ... son arrière-petite-fille !

A sa suite, mon Père et ma Mère ; mon oncle Georges et Dany, son épouse ; mon cousin Michel et Nicole, son épouse ; et moi ...

« Nous sommes là » Grand-Père !

Quel bonheur et que de fierté pour mon Père et moi !
C'est Elle qui fleurit la tombe ...

Ses fils y étaient ...

Gaston et Georges en 1988



Gaston et Pierre en 1995



Après le dépôt de fleurs et nos actes de recueillement, je m'éloigne ...
Je sens que je dois m'isoler ...

*« Pourquoi t'ont ils fait ça, Grand-Père ?
Pourquoi sens-je, en moi, naître des désirs de vengeance ?
Pourquoi devrais-je sourire à ces allemands qui nous accueillent
autour de ce monument ? »*

l'angoisse me saisit « aux tripes » ... La peine m'envahit jusqu'à suffoquer
... mes yeux se remplissent de larmes de tristesse, de rage ...

... et de Haine ! C'est trop dur ! Je dois la crier ...

Ce que je fais !

Albert et Narcisse me rejoignent et me consolent ...

*« C'était l'aliénation d'une civilisation vouée à une dictature, dirigée par une
bande de Fous ! »*

*« La Vengeance n'est pas la solution : Pardonner ... peut-être ... oublier ...
jamais ! »*

*« Les allemands d'aujourd'hui font tout leur possible pour assumer les actes
de leurs ancêtres »*

...

Nous parlons, ainsi, tous les trois, pendant de nombreuses minutes ... peu à
peu, le courage et la sérénité me reviennent ... mon cousin me rejoint et
prenons, ensemble, la direction du car ...

Je suis retourné en 1995, 1999 avec les « Amicales » toujours avec autant
d'émotion mais plus serein.

En 2005, voyage d'un Fils et d'un Petit-Fils ...

CHAPITRE VI

Vers d'autres Camps

Durant les voyages de 1988, 1995 & 1999, les itinéraires nous ont menés vers d'autres lieux d'horreur, œuvres de la barbarie nazie.

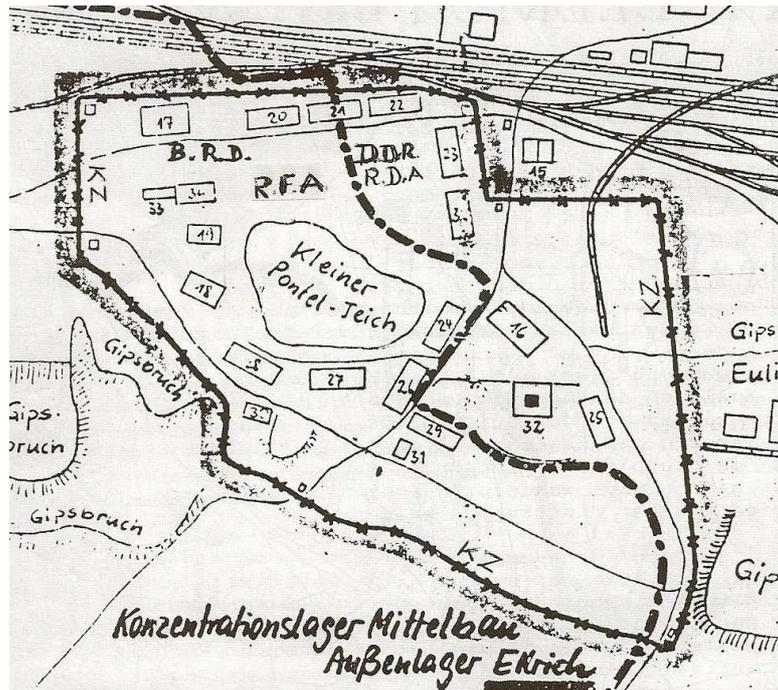
ELLRICH en 1995

Hors du Harz, à peine quelqu'un connaît cette ville de petits confectionneurs, sur la frontière entre la Thuringe et Niedersachsen, qui devint en 1944/45 un lieu de souffrance et de mort pour des milliers de concentrationnaires de l'Europe entière.

Au printemps 1944, la SS y créa deux "Aussenlager" du KZ Mittelbau-Dora dans cette ville qui hébergèrent temporairement 9.000 prisonniers. Ils se trouvèrent d'une part dans un "Gasthof & Tanzsaal" au centre ville et d'autre part dans une usine de plâtre désaffectée près de la gare locale. La plupart d'entre eux devaient exécuter des travaux forcés meurtriers en construisant des voies ferrées ou en construisant des usines souterraines d'armement. D'autres furent mis au travail dans des entreprises locales.

Au minimum 4.000 prisonniers (surtout des Français, des Polonais et des Juifs hongrois) ne survécurent pas à cette fin de guerre. Ils succombèrent de faim, aux travaux forcés et aux mauvais traitements infligés par les gardiens et les "Vorarbeiter" civils.

Après la guerre, le terrain du camp de « Ellrich – Juliushütte » fut divisé en deux parties par le rideau de fer.



Du côté de l'Est, les habitants de la zone frontalière RDA, commencèrent à démolir, dès 1952, l'ancien camp. Les bâtiments restant encore debout dans la zone ouest, furent dynamités en 1964, ainsi que l'ancien crématoire.

En faisant disparaître les bâtiments, on fit disparaître la mémoire collective des crimes commis dans ces deux camps.

LANGENSTEIN en 1995

Perdu en pleine nature accueillante, un décor bucolique, un petite brise, le chant des oiseaux ... et pourtant tout aussi angoissant à visiter !

ASCHERSLEBEN

Albert Lemal raconte :

« Il y en avait un peu partout, des commandos, et c'est ainsi que je suis parti à Aschersleben, à 16 kilomètres de Magdebourg, près de cette fameuse mine de sel désaffectée qu'on avait transformée en usine d'armement.

Le trajet du commando d'Aschersleben à la mine de sel prenait environ une demi-heure à pied ; s'il pleuvait, nous étions trempés quand nous arrivions et sans feu il n'y avait pas moyen de se réchauffer. Une fois arrivés, nous descendions à 930 mètres de profondeur. Là, des hangars avaient été aménagés et il y avait des machines. Je ne sais pas à quoi servaient les

pièces qu'on y faisait. Il y avait deux petits trous sur les pièces que je recevais, et je devais simplement forer à leur emplacement ; pas besoin d'un spécialiste pour cela. Mais je crois que cela a coûté cher aux Allemands, tout ce travail fait par les prisonniers, parce qu'il était possible de saboter une pièce de temps à autre, l'air de rien, et les Russes étaient très forts pour ça.

Il y avait une pause de jour et une pause de nuit, de dix heures chacune. On partait du camp à six heures du soir, on y revenait à six heures du matin. Tous les jours, y compris le dimanche. Nous préférons la nuit, parce que les ingénieurs allemands n'étaient plus là et le personnel allemand resté sur place était beaucoup plus compréhensif – c'étaient des gens d'un certain âge, puisque tous les jeunes étaient partis au front. Ils se fichaient complètement du travail, parce qu'ils se rendaient bien compte que la guerre était perdue pour eux.

Il n'y avait plus rien d'humain dans la vie des camps, vous étiez dépossédé de tout, privé des soins les plus indispensables : plus de brosse à dents, plus de rasoir – on vous rasait, mais c'était une fois tous les quinze jours –, plus de savon pour se laver, plus d'eau chaude. On changeait de chemise une fois par mois, rien que de chemise. En entrant, on recevait une paire de chaussettes et des galoches, mais un mois plus tard les chaussettes n'existaient plus et alors on se faisait ce qu'on appelait des chaussettes russes : un morceau de sac de ciment ou un vulgaire journal, si on avait l'occasion d'en trouver, qu'on enroulait autour de ses pieds »

Anecdote :

Nous avons visité, également, d'autres camps annexes.
Lors de la recherche du lieu de certains camps, qu'elle ne fut pas notre surprise ...

En questionnant des habitants « âgés », au sujet de la situation d'un camp dans ou aux abords de leur village, il nous fut répondu ...

« Il n'y a jamais eu de camp ici ! »

Et pourtant, continuant nos recherches ... Il était bien là !

CHAPITRE VII

RETOUR vers l'OUEST

Nous avons quitté Blankenburg en jetant un dernier regard vers la tombe de Grand-Père.

Nous sommes remontés – toujours vers le nord – comme l'on fait bien des déportés au sein des « Marches de la Mort »

Albert Mestrez raconte :

Le lendemain, aucun détenu ne quitta le camp. Nous fûmes scindés en plusieurs groupes d'une centaine d'hommes. Une cinquantaine de compagnons furent désignés par les SS comme incapables d'entreprendre les "marches" vers Le nord. Ils furent placés sur deux camions pour être, selon les SS transférés au "Revier" du camp central de Dora. Ils disparurent sans laisser de trace. L'avenir nous apprendra qu'une fosse commune leur servit de tombe.

Quant à nous, c'était la dernière étape de notre "Golgotha", les redoutables "Marches à la mort".

Encadrés des SS, nous prîmes la route du Nord. Nos gardes déclarèrent, dès le départ, que les "cochons qui ne suivaient pas seraient supprimés". Aucun d'entre nous ne croyait ces menaces. Et pourtant.

Nous avons parcouru environ 6 kilomètres en direction de Halberstadt lorsque notre camarade Théopiel, - matricule 75622, vidé par la dysenterie, tituba, tomba, fit l'effort de se relever mais, il était trop tard. Il avait "décroché" du rang de 2 mètres environ. L'SS. qui marchait en fin de colonne poussa le malheureux du bout de son fusil et le fit tomber sur le talus à droite de la chaussée. Je n'oublierai pas cette scène, elle ressurgit encore dans mes cauchemars. Je me trouvais à 5 mètres de distance et rien ne fut épargné à ma vue. Le canon du fusil fut pointé vers l'oreille gauche de la future victime.

Dans un dernier effort, Théo, repoussa du bras l'arme menaçante et le coup de feu claqua au même instant. La balle coupa littéralement l'avant-bras en

deux parties. Et, on put voir le moignon sanglant, d'ou sortaient deux morceaux d'os fracassé, se lever vers le ciel comme pour apporter une preuve supplémentaire de la cruauté des hommes. Une deuxième balle mit fin aux souffrances de notre pauvre ami dont le corps resta allongé dans la'' rigole. ... C'était le premier jalon d'un parcours qui en compterait d'autres. Il ne fait pas de doute que les marches de la mort furent le point d'orgue de la criminelle tragédie qui eut le IIIe Reich comme scène et les SS comme acteurs »

Et notamment à ...

GARDELEGEN

Albert Mestrez reprend :

« Il restait 1038 survivants le 9 Avril, à l'arrivée à Mieste, petit village jouxtant le bourg de Gardelegen. Ils furent parqués dans une écurie jusqu'au 11 Avril. Ce jour-la, l'arrivée des troupes américaines était imminente, on percevait le bruit de la canonnade. Les SS étaient dans l'expectative quant à l'acheminement des "Untermenschen" (Sous-hommes). Ils pouvaient fuir et abandonner les captifs à leur sort et cela fut envisagé. C'est alors qu'intervint le nazi inconditionnel THIELE, Kreis-Leiter (Commissaire d'Arrondissement) de l'endroit. Il conseilla l'extermination totale. Il indiqua une grange, perdue dans la campagne et éloignée de toute habitation, pour cette tuerie. Les 1038 détenus furent conduits à ladite grange et espéraient un repos réparateur dans l'importante quantité de paille entreposée dans le bâtiment.

Le ton changea quand les SS fermèrent les deux portes. Des bidons d'essence furent déversés le long des murs de la remise agricole. Ensuite, les SS jetèrent des grenades par les fenêtres d'aération et mirent le feu à l'essence. Ils se postèrent de façon à garder vue entière sur l'inférial brasier et attendirent, le pistolet mitrailleur armé et prêt au tir.

La suite du drame est facile à deviner. Des cris, des hurlements, les portes qui s'ouvrent sous la poussée des suppliciés, des corps qui tombent écrasés par d'autres corps, le bond des plus forts vers l'extérieur et, alors, le crépitement des pistolets-mitrailleurs et la chute de ceux qui se croyaient libres. Les cris et hurlements dureront 20 minutes, entrecoupés de salves d'armes à feu.

Les plaintes et gémissements dureront plus et le SS.Hauptscharführer BRÄUNING et ses deux aides, les SS. BISCHOFF et GOTHARD, « parfairont » ce "haut fait" en lâchant quelques rafales sur les masses informes où ils croiront voir se manifester un signe de vie.

Seuls, 22 rescapés, à moitié fou, parviendront à fuir.

Le 13 Avril, les Américains dénombrent 1016 cadavres, pour la plupart méconnaissables »

C'est bizarre à dire, mais d'une certaine manière, Grand-Père avait échappé à cette ultime et pénible épreuve ...

Via Aschersleben, nous arrivons à Magdeburg où nous passerons la nuit.

Anecdote : Lors du repas de clôture, il convenait de remercier notre guide qui avait ... abandonné sa fameuse valise.

Un tour des tables fut organisé afin de constituer son pourboire ... lors duquel, il nous fut indiqué qu'elle préférait les devises de l'ouest ou des dollars ... Ça alors !

Le lendemain, retour vers l'Ouest !

Nous prenons la direction de Helmstedt

Et nous voilà, replongés, dans les contrôles de douane procéduriers de la DDR ...

Poste frontière de Helmstedt-Marienborn.

Mêmes approches que pour l'entrée, à Eisenach.

Toujours ce mirador ...

Toujours le grand éclairage ...

Premiers contrôles des papiers du car

Nous entrons sur l'aire réservée aux cars

Tandis qu'on vérifie nos papiers, des douaniers visualisent le châssis du car à l'aide de grands miroirs disposés sur des chariots afin de vérifier si aucun « passager clandestin » ou aucune « marchandise frauduleuse » n'y était caché.

Des échelles avaient été posées sur les flancs du car afin de permettre aux chiens de monter sur le toit pour déceler quelque cache éventuelle.

Les formalités de sortie dureront à peine deux petites heures.

C'est plus difficile d'entrer en DDR pour un « touriste »
Les contrôles durent longtemps !

C'est plus facile d'en sortir pour un « touriste »

C'est impossible pour un autochtone !

A la sortie ...Tiens ! ... une trabant

SORTONS de ce pays un peu moins ETRANGE(R) ...

CHAPITRE VIII

LA RECONNAISSANCE

Après tous ces voyages, il restait une étape à franchir ...

Mon Père, durant ses longues recherches, avait contacté la Gendarmerie Nationale Belge afin que celle-ci procède à la reconnaissance officielle du martyr de mon Grand-Père.

Les réponses ont toujours été négatives ... sans aucune argumentation.

Nous pensions que cela était dû à sa démission en 1943, mais :

Si mon Grand-Père avait démissionné de la Gendarmerie, il en avait gardé l'esprit de corps ! Et il l'a transmis ... Mon Père, ses frères Pierre et Georges ont été gendarmes, à leur tour.

N'avait-il pas conservé ses uniformes (piétinés par les rexistes) ?

Et s'il n'avait pas démissionné ... son arrestation aurait eu lieu dans les mêmes circonstances !

C'était sans compter sur l'obstination de mon Père ...

La « réforme des Polices » étant accomplie, début 2003, il contacta l'Administration de la ville de Charleroi afin qu'une plaque commémorative soit scellée dans un mur de la brigade de la Police Fédérale à Jumet à l'instar de ce qui avait été fait pour d'autres gendarmes déportés.

La réponse de l'Administration de la ville de Charleroi fut positive, avec l'appui des associations patriotiques régionales

A l'insu de mon Père, ma fille et moi, avons contacté les édiles communaux chargés de cette procédure pour que l'inauguration de la plaque commémorative ait lieu le 25 septembre 2004 ... jour de son 80^{ème} anniversaire.

Ce qui fut fait !

Un grand bonheur pour moi que de rendre hommage à mon Grand-Père !

... et Julien, qui fut envoyé au S.T.O. (Service du Travail Obligatoire)

Dès 1942, Hitler exige de la France et de la Belgique des ouvriers qualifiés pour combler le manque de main d'oeuvre disponible en Allemagne.



Il en revient sur base d'un faux certificat de décès familial. Devenu réfractaire, il entre dans la Résistance.

Il décède le 14/02/1959.

POSTFACE

Dans le car, lors des voyages, j'affectionnais, tout particulièrement, de m'asseoir tout près de ce grand Monsieur qui était devenu mon Grand-Père de substitution, Albert (Mestrez)

Durant ces voyages, Il nous racontait ... quand il était disposé à le faire ... sa déportation, ses séjours douloureux dans les camps, l'histoire du IIIe Reich et de ses dirigeants fous.

C'était un puits de connaissances intarrissable.

On ne voyait pas le temps passé, ce qui raccourcissait fortement la longueur de ces longs voyages !

MERCI Albert !

Le message important que j'ai reçu lors de ces pèlerinages :

c'est que tous les survivants de ces camps ne sont pas éternels ... comme pour tout Humain, le chemin s'arrête un jour ... (Ce fut le cas de Narcisse et d'Albert)

Et quand ils seront, tous, passés à la postérité, qu'il n'y aura plus d'Amicale faute de membres, qu'il n'y aura plus de témoin pour raconter à la descendance ...

Qui le fera ?

Bien-sûr, il existe, fort heureusement, des associations qui perpétuent l'histoire ...

Mais le plus important est que tout ceux qui ont eu un Père, un Grand-Père, un Arrière-Grand-Père, soient les nouveaux témoins en contribuant, à ce qui est sacré à mes yeux, le DEVOIR de MEMOIRE !

Car, comme le répétait souvent Albert :

*« Pour nous l'âge est venu et nos rangs s'amenuisent
L'enjeu de nos combats reste la Liberté
Remplace parmi nous avant qu'ils agonisent
Ceux qui, pour que tu vives, ont durement lutté »*

Et il poursuivait, par cette citation de Bertolt Brecht :

« Il est encore fécond le ventre de la bête immonde qui a enfanté le nazisme »

Et il disait VRAI !

Au moment où j'écris ces lignes, nous sommes le 31 décembre 2009, au JT de la RTBF de ce midi, on nous informe de l'enquête menée en Pologne et en Suède au sujet du vol de « l'enseigne » du camp d' Auschwitz « Arbeit macht frei » qui s'orienterait vers une organisation néo-nazie suédoise.

En juillet 1994, des jeunes néo-nazis s'en prennent au camp de Buchenwald

Buchenwald profané

La chronique de la bêtise extraordinaire, celle du racisme, s'allonge sans cesse. Malheureusement. Samedi passé, une vingtaine de jeunes néonazis ont saccagé le camp de Buchenwald aux cris de « Heil Hitler » et menacé de tuer par le feu une femme qui travaille dans ce mémorial de la barbarie. Une provocation d'autant plus idiote que les manifestations du souvenir des combats de la dernière guerre ont été suivies d'un geste éminemment symbolique: le défilé de chars allemands dans le cadre de l'Euro-corps, aussi bien à Paris qu'à Bruxelles. La barbarie n'est pas

morte mais l'idéal de paix brille toujours sur le drapeau européen. Bêtise raciste, aussi, que ces interpellations de deux membres du VLD et du Vlaams Blok sur l'accès à l'école des enfants de personnes en séjour illégal. Ils ont été fermement remis à leur place par le ministre de l'Intérieur Louis Tobback: pas question d'utiliser les enfants pour se saisir des parents clandestins. Par contre, il est inhumain de priver de scolarité des enfants victimes du non-statut de leurs parents. Leur entrée dans l'école pourrait être le premier pas vers une rentrée dans la légalité des clandestins. Après les élections?

La Cité – juillet 1994

De nos jours, des nostalgiques néo-nazis défilent encore dans les rues de pays européens pour commémorer la naissance d'Hitler ou pour s'opposer à des manifestations défendant des principes démocratiques.

En Belgique - De 250 à 300 néo-nazis du groupuscule Blood & Honour se sont réunis samedi soir à Bellegem, dans l'entité de Courtrai, pour un concert destiné notamment à commémorer la naissance d'Hitler, a-t-on appris auprès de la police locale.

Il y a, moins de dix ans, un article de la Nouvelle Gazette stigmatisait le néo-nazisme dans des jeux vidéo intitulés « Auschwitz Total » ou « Hitler-dictateur N°1 »



En 2008, lors d'une fête folklorique dans l'Entre Sambre et Meuse, à Gerpinnes plus précisément, j'ai vu un individu vêtu d'un tee-shirt portant la croix gammée et l'insigne SS ... comme reproduit sur cette photo.

C'est même devenu, aujourd'hui, à la mode ... au Japon ...

Le nazisme y fait fureur ...

Etonnamment, on peut trouver énormément de filles japonaises sur le net, costumés en uniformes allemands avec tous les accessoires, qui montrent leurs attributs avec de larges sourires.

Et OUI ...

« Il est encore fécond le ventre de la bête immonde qui a enfanté le nazisme » - Bertolt Brecht

N'oublions pas les leçons du passé ... par exemple l'une qui nous fut donnée par Herr Doktor Göbbels (chef de la propagande nazie) :

« Cela restera toujours l'une des meilleures farces de la démocratie d'avoir elle-même fourni à ses ennemis mortels le moyen par lequel elle fut détruite »

ou encore, les paroles d'un Sage :

« Celui qui ignore les leçons du passé sera condamné à les revivre »

A la libération du camp de Buchenwald, Ils clamaient :

« Plus jamais ça ! »

Et pourtant, Hier et Aujourd'hui ... et, sans doute Demain ...

En Afrique du Sud, Afganistan, Allemagne de l'Est, Argentine, Australie, Bosnie, Cambodge, Chili, Colombie, Cuba, Gaza, Haïti, Irak, Rwanda, Vietnam, ...

encore des camps ...

encore des guerres ...

encore des massacres d'innocents ...

encore des veuves et des orphelins de guerre ...

encore des enfants qui meurent de faim ...

encore des vies violées ...

... Il y aura toujours des fous qui voudront s'arroger le pouvoir et l'argent ...

... Il y aura toujours des traîtres, des « collabos » ...

... il y aura toujours des « soumis » choisissant le silence ...

C'est en gardant le silence alors qu'ils devraient parler,
que les hommes deviennent des lâches »

Abraham Lincoln

Mais nous sommes là !

Comme Maurice Druon et Joseph Kessel l'ont écrit en 1943 :

*Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé, partisans, ouvriers et paysans, c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et les larmes.*

*Montez de la mine, descendez des collines, camarades !
Sortez de la paille les fusils, la mitraille, les grenades.
Ohé, les tueurs à la balle et au couteau, tuez vite !
Ohé, saboteur, attention à ton fardeau : dynamite...*

*C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
La haine à nos trousses et la faim qui nous pousse, la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici, nous, vois-tu, nous on marche et nous on tue, nous on crève...*

*Ici chacun sait ce qu'il veut, ce qu'il fait quand il passe.
Ami, si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.
Chantez, compagnons, dans la nuit la Liberté nous écoute...*

*Ami, entends-tu ces cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ami, entends-tu le vol noir des corbeaux sur nos plaines ?
Oh oh...*

Nous ne baisserons pas la garde !

Et comme le disait Albert MESTREZ :



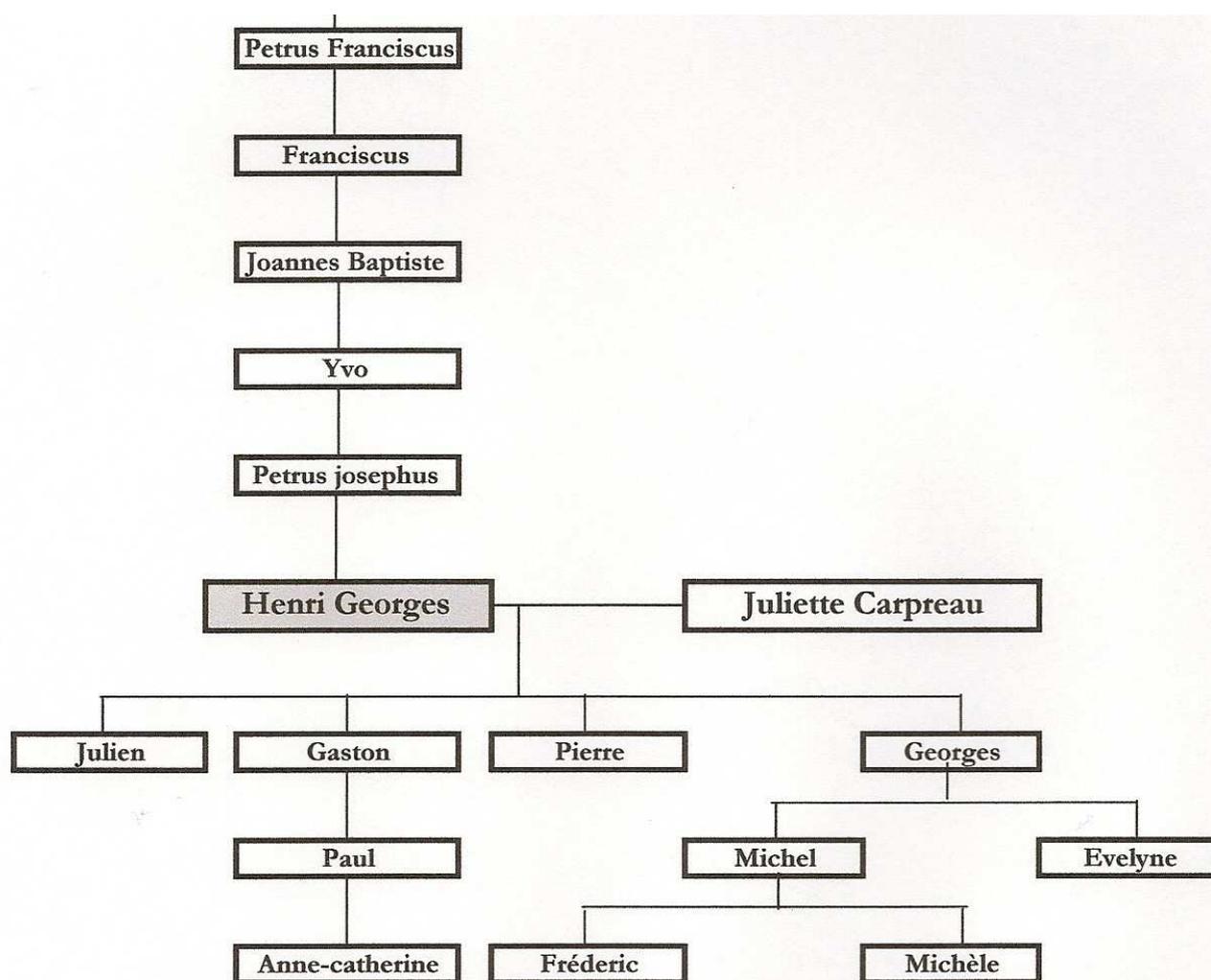
*"Pardonner, peut-être.
Oublier, jamais !"*

Albert MESTREZ

Matricule 75827

ANNEXE

L'ascendance et la descendance d'Henri BROUCKE



N.B. : L'arbre ne reprend que le patronyme BROUCKE.

SOURCES

Témoignages de :

Mrs Narcisse Dufrasne, Albert Mestrez, Albert Lemal

Livres & Publications :

- Des mots, des Morts, des Leçons – A.Mestrez
- Pardonnez-moi, peut-être ... Oublier, jamais - A.Mestrez
- Un Conte de Pâques - A.Mestrez
- Buchenwald – J.Fontaine
- Aux trousse du Bataillon Fantôme – G.Maison
- Les Belges à Buchenwald – Daniel Rochette & Jean-Marcel Vanhamme
- L'Etat SS – le système des camps de concentration allemands - Notes d'Eugen Kogon
- Bulletins de l'Amicale Dora
- Brigade A –Bande Duquesne – Philippe Maes

Illustrations :

- Photothèque personnelle
- Photothèque Michel Broucke
- Photothèque Jules Rouard
- Gravures extraites de l'album « Buchenwald » Editions Louis Libert
- Google Earth
- Panoramio

Journaux :

- La Cité
- La Nouvelle Gazette

Internet :

- Wikipédia
- Sites relatifs aux villes
- Sites relatifs aux camps de concentration